

ROMAN

RENATA ADA-RUATA

Battista revenait au printemps



 ***l'aube***

BATTISTA REVENAIT AU PRINTEMPS

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2014

www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-1074-3

Renata Ada-Ruata

Battista revenait au printemps

roman

éditions de l'aube

De la même auteure :

Elle voulait voir la mer..., Maurice Nadeau, 1985

Les étoiles à nouveau, Maurice Nadeau, 1987

Le silence dans la maison, Ed. Baleine, coll. « Si près Si loin », 2002

La voie de Tina, Syros jeunesse, coll. « Les uns Les autres », 2004

Itinérances/Itineranze (bilingue), théâtre, Fondation Adriano Olivetti, 2007

Retour, D'un noir si bleu, coll. « Livrets », 2008

Ces tout petits riens du désastre, Yago, coll. « Ciel Ouvert », 2009

La vie géante, D'un noir si bleu, coll. « Livrets », 2013

À tous ceux que leurs pas ont conduits ailleurs.

« Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes, qui nous donnent le sentiment de notre existence. »

Jean-Jacques Rousseau,
Émile ou De l'éducation, Livre premier

Je lève les yeux vers le pommier. Le soleil ne se laisse pas encore apercevoir mais ses rayons commencent à éclairer le ciel. Là-haut se découpe la ligne sombre des sommets semblables à des dents sur la lumière. Une main sur la hanche, les jambes écartées, je regarde ce paysage que je vois depuis que je suis né. Avec le même geste déjà le père et le grand-père venaient le matin et le soir arroser ce coin de jardin, leur regard posé sur ces arbres, ces montagnes. Cette nature qui accueille et tourmente, les deux à la fois. Pas vrai, Maître ?

Comme ton grand-père et ton père, tu es parti l'année de tes douze ans. Ton cousin Piero, lui, un peu avant : il le fallait. Pendant de longs mois, avec le père, tu as marché le long des routes, portant sur ton dos ta part. Le soir, les premiers mois, tu t'écroulais de fatigue.

J'aurais voulu dormir des années et des années.

Près de la porte, tu as laissé tes socques pour ne pas transporter de terre dans la cuisine, tu es resté avec les chaussons de feutre que la mère avec sa mère fabrique à chacun pendant l'hiver. Tu t'es approché du poêle

qui ronfle sur ses pattes recourbées, parfois soupire. Alors un court filet de fumée s'en échappe. Je tends les mains vers lui, comme le père le fait quand il est là, et je me racle la gorge, les hommes font ça. Tu pousses un petit grognement qui pourrait ressembler à un bonjour. Va t'asseoir, prends le pain, j'apporte ton bol, dit la mère. En silence tu vas prendre la miche enveloppée dans le torchon de grosse toile, tu en coupes une large tranche que tu portes à ton visage pour en respirer l'odeur. Je ferme les yeux. Arrête ! La mère n'aime pas que je fasse comme ça. Tu poses la tranche de pain à côté du bol. Une fine peau a commencé à se former sur le dessus du café au lait. Le café, ce n'est pas du café, c'est de l'orge, c'est meilleur pour la santé, dit ma grand-mère. D'ailleurs du café chez nous on n'en a pas. Tu souffles sur ton bol, la peau se ride légèrement. Comme la surface du lac là-haut quand le vent souffle et qu'on doit remonter haut la houppe. Pendant l'été, mon frère et moi, on y va souvent faire boire les bêtes. C'est un peu loin de l'alpage mais on aime bien cet endroit. On y entend juste siffler les marmottes, parfois aussi le cri aigu de l'aigle qui tourne au sommet du ciel. Il a l'air minuscule, mais je sais que c'est faux. Le père nous a dit qu'il vole des agneaux. Il tombe en piqué, les emprisonne entre ses serres, clac. Les vaches, elles, ne craignent rien, elles sont trop lourdes, nous aussi maintenant. Quand j'étais petit ma grand-mère m'a raconté qu'il y a longtemps un bébé avait été pris par un aigle qui l'avait emporté dans son nid tout là-haut et qu'il ne l'avait jamais laissé redescendre. J'avais demandé si l'aigle lui avait appris à voler. Elle avait

secoué la tête avec un sourire pensif, nous à voler on ne peut pas apprendre. Moi j'aurais bien voulu pourtant. Ce doit être formidable de voir tout, les gens, les choses, d'en haut. Et puis cette liberté ! Une fois mon oncle Tonin m'a accroché par la ceinture au treuil qui transporte le bois au bas de la vallée. J'ai fait quelques mètres suspendu dans les airs. L'impression de voler ! J'avais la gorge nouée de peur mais quel plaisir ! Tu avais envie de crier de joie pourtant tu as su rester silencieux. Les hommes, ça ne crie que de colère. Pour dire qu'ils sont contents, ils boivent et ils chantent. C'est comme ça par ici. Un peu plus tard l'oncle Tonin t'a raconté qu'un homme avait essayé de se construire des ailes pour voler mais que lorsqu'il s'était approché du soleil, ses ailes avaient fondu et il était tombé, tombé, et il était mort. Incrédule, je l'avais écouté avec des yeux ronds. C'est vrai tu sais, c'est le curé qui l'a raconté à mon cousin Dante.

La mère s'est assise au bout de la table, elle trie des haricots, met de côté ceux qui sont abîmés, ceux-là tout à l'heure elle les jettera avec les trognons de salade dans le seau près de la porte, elle ira les donner aux poules. Pendant qu'elle a les yeux baissés, tu la regardes. Toute mon enfance, j'ai pensé que ma mère était grande. Ce n'est pas vrai, c'est le plafond qui est bas et moi qui étais petit. Ce qui m'impressionnait aussi, je crois, c'était qu'elle marchait toujours très droite dans ses vêtements sombres, avec son visage fier et son regard bleu comme une lame. Elle disait qu'il fallait être droit, fier, solide. Qu'il fallait ça pour qu'on vous respecte.

Chaque automne le père partait avec les autres. Ils revenaient tous au printemps. Il laissait la mère avec les petits. Et les autres femmes. Et les vieux. Nous étions quatre enfants, puis un est mort. Trop de bouches à nourrir, elle disait à voix basse la mère, trop. Dès que le premier fils avait eu douze ans, il était parti avec le père. Au fur et à mesure nous sommes tous partis, les cousins, les amis, tous les garçons du hameau. Laisser les autres au village, ça voulait dire que maintenant on était des hommes. On en était fiers. Comme tous les autres un matin, j'ai quitté la vallée pour la première fois. Tu étais fier. Oui, mais j'avais de l'appréhension aussi. Avouer qu'on avait peur, même un peu, ça ne se pouvait pas. Il fallait se convaincre, se répéter qu'on allait connaître le monde, que c'était l'aventure. Savoir de quel bois on était vraiment fait. Les filles, elles disaient que peut-être, elles auraient bien voulu elles aussi. Elles ne savaient pas de quoi elles parlaient.

Cette année je vais partir, la mère le sait. Elle a peur pour moi, elle dit que je suis différent et qu'elle ne sait pas si... On ne fait pas d'exception, pour personne. Elle ne voudrait tout de même pas que je sois comme le fils de la Pina, celui qui a oublié de grandir. Pas question que je reste, comme les autres je dois aller gagner mon pain, rapporter quelques sous. Je le sais bien et j'en suis content. Quand elle pense que je ne la vois pas, la mère me regarde. Toujours elle affirmait autour d'elle que, surtout les garçons, il faut faire attention à ne pas les ramollir, ça ne peut leur apporter que du malheur. Je sais qu'avec moi elle a du mal. Tu le

sais parce qu'elle te rudoie un peu plus que les autres. Elle veut me raffermir, je sais. Elle a du mal. Sûrement elle préférerait me prendre dans ses bras et me chanter des berceuses comme je l'ai vu faire parfois avec les nourrissons. Mais je ne suis plus dans les langes ! Son visage est tanné par le soleil, son front creusé de quelques rides. Tu ne connais pas exactement son âge. Elle dit que ça porte malheur de le dire, qu'il ne faut jamais dire son âge, à personne. On lui a raconté qu'un jour une femme avait confié la date de sa naissance à quelqu'un et qu'on s'en était servi pour lui jeter un sort, qu'elle en était morte. Raide morte on l'avait retrouvée. Il y a des choses avec lesquelles il ne faut pas plaisanter. Pourtant ici tout le monde sait quand tout le monde naît. Tu l'as écoutée sans rien dire.

De temps en temps sa main se porte à son foulard qui glisse sur sa tête. Comme toutes les femmes de nos montagnes, elle porte un fichu noir qu'elle noue derrière la nuque. Ses vêtements sont noirs aussi, juste un peu de linge clair dépasse autour de son cou. Un soir, tu l'as vue se laver dans la cuisine. Elle était penchée sur la bassine en émail, elle avait le dos et les bras nus, elle se lavait sous les aisselles. La blancheur de sa peau t'a frappé. Jamais je n'aurais cru qu'elle pouvait avoir des bras comme ça. Tout le reste aussi devait être de ce blanc-là. Tu as senti tes joues s'enflammer. Qu'est-ce qu'elle aurait crié, si elle s'était douté ! Je suis vite reparti. Toute cette blancheur c'est normal, cette peau de ses bras, le soleil ne la voit jamais. Tu es retourné te glisser dans le lit. À la lueur de la lune, tu as regardé ton ventre. Sous le nombril, la peau était

lisse et blanche, transparente, on aurait dit la peau du porcelet à peine né. Ça m'a dérangé, dégoûté aussi un peu. Pourtant quand avec les autres on se défaisait pour savoir qui pisserait le plus loin, je rigolais aussi. Peut-être c'est parce que là j'étais dans le lit, avec mes frères allongés à côté de moi.

Comme je suis petit, souvent on se moque de moi. Je suis obligé de me faire respecter. Pourtant les autres ne sont pas si grands que ça, juste quelques centimètres de plus, c'est tout. Ils disent que je suis différent. C'est faux. Je suis courageux comme eux. Comme eux, bientôt je vais partir sur les routes. Et mon oncle Giuàn, celui des Mialet, il dit que je suis le meilleur vacher de toute la vallée. C'est sûr, j'aime sortir nos vaches de l'étable, les mener au pré. Elles meuglent pour me remercier, elles me regardent de leurs grands yeux doux. Quand elles passent devant moi, je tape mon bâton contre la barrière et à chacune je dis son nom. Je les connais, elles aussi me connaissent. Dès que j'entre dans l'étable, l'odeur de paille et de lait me remue. C'est une odeur de vie qui me prend tout entier, je ne sais pas comment dire. Au début ça me faisait un peu tourner la tête, mais je veux parler de quand je n'étais pas encore vacher et que je n'allais dans l'étable qu'accompagné d'un grand. Ça n'a pas duré longtemps cette histoire-là. Je faisais attention à ne pas rester derrière le sabot des bêtes, mais je savais bien que les vaches ce n'est pas comme les mules qui ruent pour un oui ou pour un non, juste pour n'en faire qu'à leur tête. Les vaches, c'est paisible et chaud. J'aime bien les

frotter, elles aiment ça aussi. Les autres disent que de le faire trop souvent c'est perdre son temps, qu'il y a mieux à faire. Tu penses autrement. D'ailleurs, quand je suis allé en Suisse plus tard, j'ai vu comment on tenait les vaches dans certaines fermes !

Tu aimes frotter leur pelage avec la paille fraîche, le sentir palpiter sous ta main, voir briller les poils. Tu aimes les brassées de foin, de cette belle herbe que l'été vous mettez en bottes tous ensemble. Au début, la traite tu n'aimais pas. Il fallait s'enduire les mains de graisse, saisir les pis avec fermeté, tu n'y arrivais pas. Et les autres se moquaient. Ils disaient que je faisais des grimaces de fille. N'importe quoi ! J'avais peur de leur faire mal, à mes vaches, peur de tirer trop fort sur cette chair rose. Comme tout le monde, tu as appris. Plus jamais le seau ne s'est renversé, plus jamais tu n'es tombé du trépied, même tu les trayais mieux et plus vite que les autres. Tu aimes entendre le chuintement régulier du lait qui gicle dans le seau, voir monter la mousse légère, légère. Ces choses-là tu ne les dis à personne. Depuis longtemps certaines choses, j'ai su qu'il valait mieux les garder pour soi. À grand-mère Ghitta, à elle seule, je les confiais, elle comprenait. Elle, elle me racontait ses histoires, celles que petite, elle avait entendues aux veillées. Elle les brodait à sa manière, à deux pas de la réalité, tout près du monde merveilleux qui nichait dans sa tête. Si aujourd'hui tu écris ces pages, c'est sans doute à elle aussi que tu le dois. Elle aimait raconter, toi aussi. Chez les tiens, on pense qu'il vaut mieux savoir tenir la bêche que le crayon. Vous m'avez convaincu qu'il est nécessaire de savoir faire les deux.

Dans le hameau, déjà du temps du père, tout le monde savait lire et écrire, juste un peu c'est vrai, mais assez pour tracer quelques mots, envoyer des nouvelles à ceux qui restaient au village, en donner à ceux qui étaient partis, écrire quelques lignes quand il le fallait. Des mots pour annoncer ceux qui étaient nés, des bêtes ou des hommes, ceux que le curé avait enterrés, pour dire le gel qui dure. Des mots pour écrire la santé, le travail, la route. L'ermite (c'est comme ça qu'ils avaient appelé l'homme à la longue barbe qui était arrivé un matin et vivait seul au-dessus du village), c'est lui qui leur avait appris, à tous. Au début, on se méfiait, on se demandait ce qu'il fuyait, de quoi il se cachait. Le curé les avait mis en garde. Mais l'homme avait su se faire respecter et même peut-être aimer. Ceux du temps du père, ils ne sont pas allés à l'école, c'est l'ermite qui leur a appris à lire l'hiver, dans les pages de l'Évangile et la Vie des saints, il leur a appris à écrire aussi, sur du papier couleur de terre. Ils avaient dû se procurer des crayons. Ils les avaient achetés au colporteur qui venait deux fois par an apporter ses trésors au fond de la vallée. Leurs doigts épais, qui savaient tresser les paniers, crocheter et sculpter, avaient appris peu à peu à tenir le bois du crayon, tracer les lettres, une à une, puis les mots, un à un, puis les phrases, une à une. Ils copiaient lentement, avec application, certains avec moins de plaisir que d'autres, sans doute parce qu'aucun objet ne sortait de leur effort, juste des lignes grises sur du papier à emballer les fromages. L'oncle Giuàn m'avait confié que lui, ça lui avait plu. Il n'aimait pas beaucoup parler mais ces mots silencieux, oui, ça lui avait

plu. Lorsqu'il était parti sur les routes, il avait écrit à sa mère quelques mots pour donner des nouvelles. Plus tard à moi aussi, quelques mots pour dire ce qu'il voyait. Ton père signait les cartes, écrivait seulement qu'il était le père.

À mon tour quand je suis parti, j'ai écrit. Pas souvent, le père disait que les cartes, ça coûte et que les nouvelles, s'il n'y en a pas, on sait bien que ça veut dire qu'elles sont bonnes. Les mauvaises, elles arrivent toujours plus vite que la foudre, il disait. Alors pendant la saison, tu écrivais une ou deux cartes, parfois trois. Le père te laissait les choisir. J'aimais les cartes avec quelque chose d'écrit dessus et une femme qui souriait. Il la regardait puis la changeait pour une autre qui lui semblait plus appropriée, un paysage, la photographie d'un village ou d'une rue où vous étiez passés. Un jour que je cherchais de la ficelle, je les ai retrouvées toutes dans le bas du buffet ces cartes, empilées dans une boîte en fer-blanc avec d'autres papiers. J'étais ému de les revoir.

La première fois que tu as quitté la vallée, tu es parti avec un livre. C'était une édition économique des *Trois Mousquetaires* que ta grand-mère avait trouvée et gardée pour toi, pour ce premier départ. Je le transportais contre ma poitrine, enveloppé dans du papier journal. Sous plusieurs épaisseurs, pour qu'il ne s'abîme pas. Le soir mais surtout le dimanche, tu en lisais quelques pages, comme tu pouvais. Tu en copiais aussi quelques lignes pour le plaisir, et aussi pour ne pas oublier comment on écrit. Puis les autres t'ont demandé de le leur lire à haute voix. Ils aimaient aussi. Lorsqu'on était

hors de la vallée, on n'allait pas forcément à la messe tous les dimanches, mais le livre, je le lisais tous les dimanches. Plus tard, j'ai lu *Le comte de Monte-Cristo*, c'est vous Maître qui me l'aviez donné. Ce livre, il m'a plu encore plus que l'autre, j'aurais voulu pouvoir le lire à Grand-Mère aussi.

Grand-mère Ghitta, c'était ma part de rêve en chair et en os. Surtout en os ! Bon sang comme elle était maigre, on aurait dit qu'elle ne mangeait jamais. Pourtant elle mangeait, mais très peu. Elle disait qu'elle avait besoin de peu. Une soupe de châtaignes, une tranche de polenta, une patate, un morceau de pain, un bout de tomme, un oignon, une prune, quelques fois un doigt de vin. Quand il y avait de la viande, elle n'y touchait pas. Elle laissait ça aux autres, elle, elle n'en avait pas besoin, elle disait. Tu aurais voulu faire comme elle mais on t'a vite fait comprendre que pour devenir un homme, il ne fallait pas pour devenir fort comme un homme, il ne fallait pas manger comme un oiseau. En fait tu aimais la viande. Quand, pour le retour des hommes, la mère cuisinait un lapin dans son jus ou une poule au pot, tu aimais. Et plus tard en France, j'ai même mangé de la viande rouge, saignante !

Ma grand-mère, elle se mettait entre le poêle en fonte et la fenêtre, et assise sur sa chaise basse, elle travaillait. Elle tricotait, rapiécçait, brodait, tressait, tissait... Ce n'est qu'à la toute fin que je l'ai vue les mains immobiles. J'ai su alors qu'elle allait bientôt mourir. Il ne lui restait plus que les mots à tricoter et les caresses à donner. Moi j'aimais bien les deux, elle le

savait. C'est pour ça, je crois, qu'elle me préférait à tous les autres. Pas parce qu'elle pensait que j'étais mieux que les autres, non, mais parce qu'elle sentait que je la comprenais mieux, que je l'écoutais mieux. Son amour, elle me le disait aussi avec des mots, moi pas. Je l'ai regrettée quand elle n'a plus été là, ne serait plus jamais là. Mes plus beaux souvenirs d'enfance, c'est elle, les moments que j'ai passés avec elle, à l'écouter, à regarder avec ses yeux, à découvrir avec ses oreilles, à sentir avec ses narines, à toucher avec ses mains, à goûter avec sa bouche. Elle était un grand livre, de chair et de sang.